

# Les cahiers de **Vagabondages**

Revue de poésie N° 16 janvier 1980 18 F

---

## **Vendanges d'hiver**

### **Inédits**

# Vagabondages

---

N° 16 Janvier 1980

---

Paris-Poète

# Paris-poète

Association Loi 1901

Secrétaire générale :

Anne Gallimard

Attachée de presse :

Ariane Fasquelle

Réalisation :

Atelier Marcel Jullian

Direction artistique :

Atelier Pascal Vercken

## Ont collaboré

Gabrielle Althen

Denise Le Dantec

Francine de Martinoir

Jean-Michel Maulpoix

Josette Péronnet

Nadine Springora

Josy Vercken

*Avec le patronage  
de la ville de Paris*

Vagabondages

3, rue Séguier 75006 Paris

634.15.16

Abonnement

10 numéros par an, 165 F

*Si, malgré nos efforts, nous n'avons pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droits des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.*

© 1980, Atelier Marcel Jullian/ISSN 0153-9620

*La plus grande joie d'un lecteur de manuscrits est, bien entendu, la découverte d'une voix nouvelle. Nouvelle c'est-à-dire différente. Vers les années 30 du siècle précédant le nôtre, ce devait être celle qui rompait avec les « pleurards » et les « rêveurs à nacelles », quelque cinquante ans plus tard, celle qui ne parlait pas forcément des langueurs et des névroses « fin de siècle », et plus près de nous, celle qui se rappelle que le Surréalisme a soixante ans et qui ne veut pas, à tout prix, désintégrer le langage, ce pauvre langage qui résiste si bien et depuis si longtemps. Celle qui crée de nouveaux réseaux de mots, de nouvelles constellations de signes. On croyait que tout avait été dit sur l'été. Et voici que Char arrive, qui, dans Fastes, nous le montre chantant avec « la longue pelle bleue ». Et Yves Bonnefoy : « Ce fut un bel été, fade, brisant et sombre » ou Jean Mambrino :*

*« Un rose jaune  
au bord du torrent  
ralentit le mouvement de la journée »*

*Chacun apporte sa moisson d'images, désormais notre bien commun.*

Francine de Martinoir.

# Vagabondages

---

N° 16

---

- Guy Allix *page 9*  
Philippe Delaveau *page 19*  
présentés par Gabrielle Althen
- Michel Baglin *page 36*  
Gilles Durieux *page 43*  
Marianne Gosset *page 53*  
Danièle Pacout-Bodin *page 63*  
présentés par Denise le Dantec
- Olivier Bardet *page 68*  
Henri Dufor *page 76*  
Yves Morgan-Jones *page 84*  
Ghislain Sartoris *page 88*  
présentés par Francine de Martinoir
- Jean-Michel Bizet *page 97*  
Philippe Guillerme *page 106*  
Henri Mansar *page 109*  
Gérard Noiret *page 118*  
présentés par Jean-Michel Maulpoix
- Nouvelles de la poésie *page 141*

# Editorial

## Marcel Jullian

Ils sont quatorze, douze hommes, deux femmes, à constituer ces *vendanges d'hiver*, la récolte fraîche de notre première année de publication. Quatorze ! N'est-ce pas le nombre de vers d'un sonnet ?

Chiffre voulu, chiffre subi, chiffre donné ? *Qu'importe*. La poésie n'a pas plus à justifier ses nombres que ses mots. Elle est dérangement et péril. La prose peut conduire, pour peu qu'on la contraigne, au Code civil. La poésie, par sa magie et surtout par son venin, y échappe.

J'imagine la délectation de nos lecteurs : Gabrielle Althen, Denise Le Dantec, Francine de Martinoir et Jean-Michel Maulpoix — trois femmes pour un homme, cette fois —, d'abord à sélectionner les poètes pour ce numéro spécial, ensuite à dire, en quelques mots et pour chacun d'entre eux, les raisons de leur choix.

Si l'on est éditeur, que ce soit de livres ou de revues, c'est que l'on conserve, on ne sait où, dans un recoin perdu de soi-même, un goût étrange de la *gratuité*. Lorsqu'il s'agit de poésie,

s'y ajoute un grain d'ellébore, renonculacée qui, autrefois, passait pour guérir la folie — et qui s'en gardait bien.

Si l'on est lecteur chez un éditeur, c'est que l'on aime la sensation enivrante d'être le *premier*, ou l'un des premiers à découvrir un texte. Il y a un certain sens de la profanation et du voyeurisme. Faut-il en disposer de mauvais instincts pour pouvoir se permettre un tel dévouement à la médiocrité, à l'enflure, à l'eau tiède, à l'abscons et au maniéré ! Un mauvais texte poétique est, de toute façon, pire qu'un mauvais texte en prose du même auteur. La poésie *montre plus*. Quelle galerie de monstres, quelle ménagerie de chiens-chiens à sa mémère, quel musée des horreurs convenables, ont dû, au long des mois fréquenter nos quatre lecteurs, pour pouvoir vous proposer, aujourd'hui, quatorze poètes éclos sous leurs yeux !

Écoutez-les en parler ! Par la grâce de la vaccine, les voici *inoculés*. Certes, ils ont la poésie en eux, sinon ils n'auraient pas choisi d'être lecteurs d'icelle, mais ils sont en plus, *contaminables*, ce qui veut dire *disponibles*.

Présentant Guy Allix, Gabrielle Althen parle « d'équilibre subreptice » et de « voltes entre mutisme et présence ». De Philippe Delaveau, qui déclare « Allons, il est temps de frémir », elle affirme que « le poète se cherche aux confins du regard ».

Denise Le Dantec prend dans le même filet Danièle Pacout-Bodin et Michel Baglin — qui « prête son âme à l'oiseau » — et les voit dans « le même bleu qui vient faire silence lorsque

la cadence des trains et des envols électrise ». Autre double captation avec Marianne Gosset, métallique, chauffée à blanc et Gilles Durieux, tous deux « voyageurs de l'immobile » et auteurs de « peintures acryliques ».

Francine de Martinoir nous dit qu'Olivier Bardet a inventé « un vaste jeu de l'oie » qui se déroule « entre les rocs du désespoir et de la folie », qu'Henri Dufor cherche à « retrouver le monde perdu et les êtres évanouis », qu'Yves Morgan-Jones, au chant « encore jeune et timide », offre ses « mots déchirés au silence du vent », et que Ghislain Sartoris, sur « des cadences moyenâgeuses » nous restitue « les tessons polis par la mémoire ».

Enfin, Jean-Michel Maulpoix reconnaît, chez Jean-Michel Bizet, « le fugace et l'étrange des douceurs de passage » et un « *glissando* de rêveries ». De Philippe Guillaume, âgé de quinze ans, il fait « un promeneur de l'aube »; à propos d'Henri Mansar, il observe : « la poésie n'est pas une manière d'écrire mais une aventure susceptible de conduire un même individu sur des voies absolument divergentes », et il dit de Gérard Noiret que sa parole est « le vœu d'une vie plus neuve dont l'encre du poète est déjà le battement... ».

\*  
\* \*

En présentant *Mireille* à Lamartine, Mistral lui écrivait : « C'est un raisin de Crau, qu'avec toutes ses feuilles, te tend un paysan. »

## *Editorial*

Nous, ensemble, et au niveau où nous nous sommes placés, c'est-à-dire au service de la poésie, nous vous disons : « C'est une vendange d'hiver, faite de quatorze pages jeunes, que vous tendent des artisans. »

*Marcel Jullian.*

# Guy Allix

*Guy Allix, des mots rares ordonnés sans violence sur le blanc de la page, et des poèmes surgissent, présence, évidence qui s'imposent, trajets à parcourir, questions. Cette parcimonie et la raréfaction qui l'accompagne, ne contredisent pas cependant un lent triomphe de la parole sur le silence, avant qu'en de brusques retournements, la parole ne préfère s'acquitter de quelque salut à ce qui sera tu. C'est ailleurs, en effet, au-delà de l'allusion, comme de la plénitude de ce qui est affirmé, que commenceront les questions, et ce verbe, fût-il, comme il est dit, « écartelé sur l'herbe et sur la bave » se donne d'abord dans l'incidence de sa force et de son assurance.*

*Mais quelle force et quelle assurance? On le sait bien depuis des poèmes aussi délibérément courts que celui qu'Apollinaire appelle Chantre : « Et l'unique cordeau des trompettes marines », que la brièveté exige pour tenir un surcroît de tension, de densité, de flux intime de mot à mot. Peut-être ici, la charge poétique tient-elle à la nature, et à la longueur, du chemin qui se révèle de façon si furtive et si sûre. Tracés, itinéraires intérieurs, non dénués de brusques revirements, de méandres, et de coudes, et chaque fois, nous suivons, pris par ces jeux de l'attente, suscitée pour être dans le même temps débusquée et comblée, qui sont sans doute l'une des véritables marques de l'invention.*

Guy Allix

*Mais les pôles antagonistes de ces trajets nous interpellent aussi et ce sont le plus souvent les surgissements du corps, et du sang, une certaine quotidienneté susceptible de nous accompagner doucement, et d'insaisissables ailleurs situés du côté de la mort et de l'intimité. D'image en image, et elles sont souvent insistantes, malgré leur retenue, dotée de ce que j'appellerai une sorte de véracité ou de justesse élémentaire, et de retournement en retournement, nous nous rendons au bord d'un avènement. Mais peut-être celui-ci ne survient-il jamais, et c'est le silence, en définitive, qui se referme au-dessus de ces textes, comme l'eau sur la chute des pierres. Demeure le non-dit, l'inachevé, la marge irréfutable où ces appels rencontreraient leurs réponses, et ces départs, leurs destinations. Ces poèmes disent et ne disent pas, ils donnent et ne donnent pas, mais, ce faisant, ils désignent encore ce qu'ils ne sauraient dire, et délimitent le lieu de leurs refus, proposant tout à la fois pour énigme, et pour solution de cette énigme, la loi de leur équilibre subreptice, et de leurs voltes, entre évidence et allusions, mutisme et présence, abstraction et chaleur.*

Gabrielle Althen.

## L'eau mouranté

I.

Brèches retours sur l'os

Rêve de peau le départ  
La peur tordant le linge

2.

Le verbe écarquillé  
Sur l'herbe et sur la bave

Tu t'arrêtes  
Tout prêt du non-dire  
A l'entre deux  
Dans une étendue de secousses

3.

Tu voles de la parole sur la mort

*Juillet 1979.*

## Le sang le soir

Il y eut un coquillage comme un ventre  
Où j'écoutais

Sourdre sa phalange  
L'heure se serrait les coudes

*Novembre 1978.*



Qui voltigeait entre les algues des enfants  
Toutes ces vérités que l'on garde au secret  
Dans des bas de soie

J'ai joint mon pas à la foule  
Pour briser l'harmonie des tambours  
Et j'ai beau porter des sacs de sang  
Pareils à des loups affamés sur mes épaules

JE N'EN SUIS PAS CRUCIFIÉ POUR AUTANT

Un seul rêve calme étreinte  
Mes paupières sur le lit  
Qui attendent le soir  
(Les grandes foules qui rampent plus bas...)

Mes choses se taisent sans un bruit  
Mon verre a soudain  
Des tendresses de femme

Mai 77.

## Criant d'aveux

### I.

L'ombre plus que boire

La mémoire bat des rythmes  
Sur nous comme des tenailles

Le magma et le vin  
Ont la forme d'un baiser

2.

C'est l'abîme qui nous perçait...  
Les murs nous serraient comme des pieuvres

3.

Depuis mon ventre  
Je te demandais de boire  
Au cœur des loups

Toi tu t'écartais pour mieux m'enfourir

4.

Une nuit comme toutes les autres femmes  
Les vitres se taisaient

5.

Quelques tessons s'abritaient encore  
Derrière mes yeux

Augmentant cette mort au ventre  
Et ce cri plus que muet

6.

Lanterne ou givre et peau dedans  
Nous confondions nos nuits  
En un seul lit

7.

A l'aube le temps venait  
Un peu plus vieux  
Qui me croquait les chevilles

*Avril 1977.*

## Insolite

La ville abîme ses rythmes  
Jusque dans la chambre

Épure l'étreinte  
Les vitres s'époumonnent  
L'arbre efface les ardoises

Nuit aux épaules d'encens  
Martellant la foudre  
Convulsant les mots  
Le hasard suit son chemin de fer

*Octobre 1977.*

La ville a des étreintes sous ta peau  
Admets ce vacarme cours  
Triche tant que tu peux

Tu rencontreras ton sang  
Comme un linge  
Coïncidence ta flaque nécessaire

*Novembre 1978.*

La bouche a d'autres mots à manger  
Qui se rappellent les vitres  
Quand tu seras mort  
C'est là que tu parles  
A odeur de terre puante  
Quelques années après

*Octobre 1978.*

*Guy Allix*

Pendant que le cri dépouille  
Lancinances de parures  
Caries au remord du visage  
— La pierre sent mauvais.

Tu recueilles le linge des morts  
Nœud de terre sur l'autel

*Novembre 1978.*

## Le calme des propices

Le ventre devient la scène  
et le souvenir

... Tu t'installes au fond  
Là où basculent  
Les éreintements du sperme

L'important c'est que ça meurt un peu  
quelque part

*1978.*

## Les mots la mort

C'est parfois comme l'impossible creux au ventre  
La force d'un oubli le sexe mou  
Les villes sont à portée de filles humides  
Qui fouillent ta tombe